

Henry Laurens et *al.*, *L'Expédition d'Égypte*. Paris, Armand Colin, 1989, 500 p. ill.

Avec ce bel ouvrage élégamment mis en pages et superbement illustré, Henry Laurens, historien spécialiste du Proche-Orient moderne et de ses relations avec l'Europe, livre au public français davantage qu'un récit complet et allègrement mené de l'expédition française de 1798 : une véritable synthèse de tous les aspects (militaires, stratégiques, administratifs et culturels) de la première rencontre — à l'échelle collective — de l'Europe et de l'Orient musulman, à l'époque moderne.

Rencontre avec une terre très ancienne, et non pas découverte d'un Nouveau Monde : l'Égypte, où débarque l'armée d'Orient en juillet 1798, est loin, en effet, d'être une *terra incognita*. Les Français ont des idées assez précises non seulement sur sa population, ses cultures, son gouvernement, mais aussi sur les troubles politiques qui n'ont cessé au cours de la vingtaine d'années écoulée, de secouer le pays. Bonaparte ne manque pas, en conséquence, de se présenter comme un ami des Ottomans (le souverain nominal et lointain), venu enfin délivrer les gens du pays des exactions des mamelouks, et ramener l'ordre et la prospérité.

Ce que l'auteur montre très bien, toutefois, grâce à l'accès qu'il a eu aux sources tant françaises qu'ottomanes et anglaises (ce livre est fondé sur un travail de recherche de doctorat), c'est le profond malentendu qui, dans cette guerre qui fut confrontation des idées et des imaginaires tout autant que des armées, ne cessa

de gouverner les relations de la France, et de Bonaparte en particulier, avec les Égyptiens, et notamment ce peuple égyptien que l'on était venu libérer. Loin de donner leur adhésion aux proclamations françaises, qui manifestent un grand respect pour l'Islam et mettent en avant sa compatibilité, mieux, son identité, avec la philosophie des lumières, les ulémas du Caire s'obstinent à voir en ces envahisseurs des hypocrites d'un nouveau genre, qu'il ne convient de ménager que tant qu'ils sont puissants. Plus grave encore, les résistances du pays et les deux insurrections successives du Caire adopteront spontanément (aidées en cela, il est vrai, par la propagande anglaise) la forme traditionnelle d'une lutte de défense de l'Islam contre les chrétiens et ce, alors que — les proclamations y insistent beaucoup — cette armée d'Orient tirait fierté de l'œuvre anticatholique de la Révolution, et de l'humiliation du pape de Rome !

Si donc le soulèvement escompté des populations enthousiastes à l'arrivée de l'« esprit du monde » (revêtu de l'uniforme français) ne s'est pas produit — rien de commun, donc, au plan de l'histoire des émotions collectives avec l'entrée des Français à Milan (aussi Jabarti n'a-t-il pas le ton ni la philosophie de Stendhal) —, la conquête et la maîtrise de ce vaste territoire n'ont pu se faire que grâce à la grande qualité militaire de cette armée d'Orient et de ses généraux : ce n'est pas le moindre mérite de l'ouvrage que de donner, sur les aspects proprement tactiques et stratégiques de l'expédition des aperçus fort éclairants, soutenus par des cartes et des reproductions de tableaux.

Le récit de la campagne de Palestine donne l'occasion au narrateur de toucher le thème extrêmement intéressant du « Grand Jeu », qui trouve à cette époque et dans ces régions son origine (si l'expression, elle-même traduite de l'anglais, est plus tardive) : au-delà des opérations militaires menées par le général en chef le long du littoral palestinien, et même à l'intérieur, en Galilée, se joue une immense partie entre les Anglais et les Français, les premiers cherchant, par une politique ottomane et « califale », à s'assurer un accès terrestre libre et permanent à l'Inde, les seconds caressant le projet grandiose d'une libération de tous les peuples orientaux soumis à la Porte, appelés à devenir les amis et clients de cette France régénérée accouchée par la Révolution. Parmi ces nations anciennes dont la France est prête à favoriser le nouvel essor se trouvent les Arabes, et c'est en ce sens que des sollicitations sont faites, alors, auprès de l'Émir Béchir, ainsi qu'aux chiites du Jebel Amel. Si finalement la campagne de Palestine tourne à l'échec et à la retraite, ces premiers linéaments d'une politique arabe de la France au Proche-Orient préfigurent des interventions ultérieures qui, de se déployer dans un monde arabe mûri, et plus conscient des enjeux internationaux, trouveront des échos et des réponses que Bonaparte n'avait pas obtenus.

Le seul véritable succès de ce splendide échec que fut l'expédition — négligeons le projet colonial de ce curieux personnage de Menou, sincèrement converti à l'Islam, et disposé, plus qu'aucun de ses pairs, à aller très loin dans la voie de la fraternisation avec les Égyptiens —, c'est l'œuvre scientifique qu'elle nous a laissée.

Trois chapitres annexes, dus à J. Claude Golvin, Claude Traunecker et Charles C. Gillispie, disent très précisément les travaux et les acquis de ce groupe de savants et d'ingénieurs, petite armée au sein de la grande : la chouette de Minerve se lève, le soir tombé, au-dessus de la poussière sanglante du champ de bataille.

C'est peut-être au fait d'avoir si fortement exprimé cette idée que l'entreprise égyptienne de Bonaparte doit d'exercer encore aujourd'hui une telle fascination.

LUC BARBULESCO